GUY CROUSSY

Le sphinx

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

LE SPHINX

46° Y 2
48582

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Le Noche, *roman*
Ceux du djebel, *roman*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Beckett ou le Silence, *essai*
Les Bleuets, *roman*
Ne pleure pas, la guerre est bonne, *roman*
Le Loup-Cervier, *roman*
La Concession de la Providence, *roman*
Le Chasseur de têtes, *roman*
La Tondue, *roman*

83

GUY CROUSSY

LE SPHINX

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e^

DL-31-08-1984-25216



ISBN 2-02-006924-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1984

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

La Chimère : Je plane sur les monts, je rase les flots mais toi, je te retrouve perpétuellement immobile.

Le Sphinx : C'est que je garde mon secret. Je songe et je calcule. La mer se retourne dans son lit, les blés se balancent sous le vent, les caravanes passent, la poussière s'envole, les cités s'écroulent et mon regard, que rien ne vient dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible.

Flaubert

Nos cités sont ainsi peuplées de sphinx méconnus qui n'arrêtent pas le passant rêveur s'il ne tourne vers eux sa distraction méditative, qui ne lui posent pas de questions mortelles.

Aragon

© Éditions du Seuil, septembre 1984

à Armand Lanoux

1

Le premier jour d'octobre, je débarquai dans une petite ville cossue, feutrée et silencieuse, de type atrébate, qui serait morte depuis longtemps si une société étrangère n'y avait installé ses ateliers. Une bourgade calme et sage, avec une esplanade, une rue piétonne, une avenue bordée de tilleuls. Rien ne laissait présager que, dans ce monde paisible, le ciel basculerait et verserait dans le vide. Sur le moment, je me mis à la recherche d'une villa entourée de pelouses et d'arbres comme on en voit dans les banlieues provinciales, mais celles qu'un employé d'agence me fit visiter dataient d'une époque où les hommes bâtissaient leur fortune d'une façon vraiment trop cupide, trop arrogante et trop ennuyeuse. Le soir même, je déposai mes livres et mes chemises dans un appartement moderne, au deuxième étage d'un immeuble baptisé, je ne sais pourquoi, « Les Jardins de Watteau ». Et j'eus la conviction que ma vraie vie commençait.

Connaître le monde, agir pour une société de grand renom. La fonction que j'allais occuper me conférait droit de cité et m'ouvrait les portes de toutes les libertés. Je me jetai sur le lit. Il me fut impossible de dormir de la nuit. Vers cinq heures du matin, je fus tiré de ma rêverie par quelqu'un dans l'escalier. On marchait sur le palier. Dehors, il pleuvait doucement. Je refermai les yeux. A l'aube, j'entendis un train qui roulait vers le nord. Je me levai immédiatement.

Sur le coup de huit heures, je pénétrai dans un domaine en

pleine prospérité. Sept hectares de bâtisses élégantes, de jardins à l'anglaise, d'allées bien entretenues. C'était le territoire de « Gerbrand de Leyde ». Un planton guida mes pas à travers la cour, gagna le bâtiment le plus éloigné et monta les étages d'un escalier en colimaçon. Là-haut, il suivit une enfilade de couloirs. Devant la porte du fond, un moment embarrassé, il hésita et nous restâmes face à face. Je compris qu'il voulait seulement bavarder. Ses lèvres faisaient de bizarres petits bruits et il m'observait, l'air supérieur, forçant mon regard à se dérober. Il ne s'y trompait pas : j'avais beau affecter une certaine gravité et prendre une attitude assurée, je ne pouvais effacer de mon visage le sourire furtif de ceux à qui manque le sens pratique de la certitude et de l'autorité. Il hocha la tête avec un soupçon de condescendance et me fit remarquer que j'étais enclin au silence. S'il m'abandonnait à moi-même, notre conversation se limiterait à un échange de silences. Évidemment, nous échangions aussi des regards. Ce qui évitait la parole. Désabusé, il ouvrit la porte sur une petite pièce éclairée par une verrière en coupole.

— Voici votre bureau. Ici, vous serez dans la réalité de la vie.

Il n'en dit pas davantage. Indifférent, il me tournait déjà le dos. Je m'installai à la table qui m'était assignée. Toute la matinée, j'écoutai couler le temps au rythme de la pendule accrochée au mur. Personne ne sollicita mes services. Personne ne souhaite avoir recours à un inconnu.

De la fenêtre, on apercevait les ateliers qui étincelaient de leurs mille baies vitrées et, au-delà, l'écluse puis un chemin de halage. Parfois, une ombre remuait derrière une fenêtre, cédait la place à une autre ombre. Ainsi, défilait une procession d'ombres.

De l'autre côté de la grille, la rue chagrine emportait des enfants vers l'école. Des silhouettes, timides et courbées, affrontaient les bourrasques de pluie. Dans une guérite de verre, le planton fumait sans cesse à petites goulées rapides.

Plus loin, derrière les platanes, on découvrait la petite ville sage. Il y eut encore une ou deux averses et la pluie se transforma en giboulées. Assis à croupetons sur un billot, à l'abri d'un appentis revêtu de lierre, quelqu'un attendait que la rage du ciel s'apaisât. Un peu plus tard, je fus le témoin éloigné d'un incident. Une femme houspillait un jeune ingénieur. Elle le sermonnait en pleurant un peu. Tantôt elle lui frappait la poitrine du poing, tantôt elle le serrait dans ses bras. Elle voulait toujours le retenir mais il avait déjà commencé à s'en aller, tout doucement, en souriant d'un air désemparé. Il s'échappait de plus en plus vite au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la grille, courait presque, et elle restait loin derrière lui, l'appelant encore. Des cataractes de pluie battaient le pavé et vidaient la rue. A perdre haleine, les passants s'enfuyaient.

Vers midi, il y eut une éclaircie. La percée ensoleillée éclaira la guérite du planton et la sirène appela pour la sortie des équipes du matin. En quelques instants, les ateliers dégorgèrent une foule d'opératrices et de conducteurs de travaux. Tête basse, le dos rond, tous marchaient à l'ombre des bâtiments. Seul, un type en costume bleu fanfaronnait au milieu de la cour. Il fit plusieurs allées et venues d'une allure décidée comme si, ici, tout lui appartenait et comme s'il tenait ses biens de la main de Dieu. Vêtues d'un imperméable jaune, les opératrices s'éparpillaient dans la rue. Certaines portaient un sac en toile cirée et rasaient les murs. Elles avaient un petit air comique, à croire qu'elles allaient éclater de rire.

Assis à mon bureau, je lus un vieux journal qu'on avait jeté dans la corbeille à papiers. Le début de l'après-midi s'étira sans heurts. Dehors, la pluie tombait toujours et des silhouettes encapuchonnées erraient parfois dans la cour. L'homme élégant en costume bleu apparut deux ou trois fois et disparut comme par enchantement. Je l'aperçus de nouveau devant la guérite. Il tenait une conversation suivie avec le planton et, de temps en temps, jetait un coup d'œil vers la fenêtre.

Je décidai de consacrer l'après-midi à l'étude des archives. C'est alors qu'une jeune femme en tailleur bleu marine pénétra dans mon bureau sans frapper. Elle était un peu boulotte et un rictus de mauvaise humeur contractait son visage. Avant de m'adresser la parole, elle jeta un regard de maîtresse de maison autour d'elle.

— D'un instant à l'autre, M. De Lattre sera ici. Soyez prêt.

Je dis oui simplement. La montée rapide de l'escalier en colimaçon, la course dans l'enfilade des couloirs, l'émotion, tout cela ajouté à la hâte de découvrir une nouvelle tête l'avait un peu essoufflée. En proie à une violente émotion, elle parlait abondamment. Pourquoi continuais-je à consulter les archives avec arrogance ? On voyait bien que je n'accordais aucune importance à la visite de M. De Lattre. Mon attitude me vaudrait des déboires. Tant pis pour moi. Elle m'avait prévenu. Elle ne le dirait pas deux fois. Malgré son air revêche, elle avait une petite voix chatoyante comme une chenille. Je fis un effort et la regardai dans les yeux. Je crus qu'elle allait m'insulter. Agacée, elle eut vers moi un élan à peine retenu.

— Je suppose que vous serez plus loquace avec les unités [1].

Elle ne me quittait plus des yeux.

— Nous avons pris connaissance de votre dossier. Tout est en ordre.

Je l'interrompis pour fermer la fenêtre car le vent soufflait maintenant de l'ouest et la pluie pénétrait dans la pièce. Chaque fois qu'elle tournait un feuillet de mon dossier, ses paupières papillotaient.

— Avez-vous eu la visite d'une plaignante aujourd'hui ?

— Non, dis-je.

Avec un excès de spontanéité, elle me mit en garde sur la nécessité de me montrer, d'emblée, un homme à poigne. J'aurais voulu lui expliquer que le personnel avait besoin

1. Le petit personnel.

d'être rassuré avant de solliciter un rendez-vous. La peur et l'attrait du mystère. Tout compte fait, un peu de prudence était nécessaire. Et, soudain, elle me fit un signe de la main. Trop tard. Michel De Lattre était déjà devant moi.

Il se tenait dans l'embrasure de la porte avec la grâce désinvolte de ces hommes distingués qui n'ont jamais ployé sous les fardeaux. Une pochette rouge fleurissait sur sa poitrine. C'était bien lui que j'avais vu tout à l'heure alors qu'il arpentait la cour d'un air décidé. Je n'avais jamais rencontré un homme qui usât de sa beauté avec autant de brio. Il avait conscience de son charme, du moins je le suppose, et pourtant il gardait une certaine réserve, la distance essentielle à l'élégance des êtres qui marquent leur supériorité sans offenser.

Le pouce passé dans l'entournure de son gilet, il se déplaça pour éviter la lumière et m'observa avec une curiosité polie.

— Bonjour, jeune sphinx. Vous voyez, j'ai entendu parler de vous. Les nouvelles vont vite. On vous a déjà affublé d'un nom bien étrange.

Le bon sens aurait voulu que je soutienne son regard, mais je détournai les yeux.

— Vous avez bien raison de regarder par la fenêtre. Regardez là-haut dans le ciel, regardez ! La solitude tourne au-dessus de la ville. Elle plane sans un coup d'aile à une altitude grandiose. Elle guette une proie.

Il se tut, s'adossa au mur, reprit d'une voix grave et douce :

— Ici, les saisons passent sans laisser de traces, les amours s'éloignent, les amis vieillissent et disparaissent, les regrets se mêlent aux souvenirs. Cent fois, nous laissons filer la chance de notre vie. L'amertume s'en va aussi. Que reste-t-il ? L'ennui. Dans cette petite ville, l'ennui, est-ce vraiment le bonheur ? Au fait, il paraît que c'est ça que vous venez chercher ici.

Interloqué, je ne répondis pas. Il jouait avec mon inquiétude, sans doute. Que la conversation s'épanouît dans ces

conditions eût été un miracle. En réalité, j'attendais qu'il me questionnât sur ma nouvelle fonction et la méthodologie des sciences humaines. Il eut beau faire une allusion discrète, mais claire, à mon avenir, j'évitais son regard. Je ne possédais pas la ruse nécessaire pour lier connaissance et nouer des relations solides. Ma déférence empêtrée ressemblait à la politesse des humbles, qui ne suscite qu'une méfiance distante. Il se retourna sur moi avec une expression de pitié, je crois. Un homme qui craint d'affronter la vie est toujours si ridicule.

J'étais surpris qu'il m'accordât une si grande attention. Les mains enfoncées dans les poches, il m'observait sans aucune dureté. Il appartenait à cette catégorie d'hommes qui semblent toujours vivre dans l'oisiveté, avec aisance, un peu désabusés ; qui ont le goût des jolies choses et se contentent d'être élégants et courtois, sans se soucier du monde, comme s'ils craignaient qu'une émotion trop poussée les blessât ou qu'une peine troublât leur sérénité. Leur amabilité distinguée leur donne une supériorité sur ceux qui ont un peu vécu dans la réalité des événements quotidiens et les transfigure par le mystère qu'elle inspire.

— Il y a quelque chose qui me dit que vous n'êtes pas venu ici en toute innocence, jeune sphinx. C'est votre secret et votre point faible.

Il continua avec la certitude de ceux qui avancent à votre allure mais qui savent que, d'un bond, ils peuvent vous laisser loin derrière eux.

— Voyez-vous, jeune sphinx, cette maison est une maison comme toutes les autres. Toutes les grandes entreprises humaines se ressemblent. Les affaires d'aujourd'hui naturellement. Notre maison est dévorée par l'ennui ou, si vous aimez mieux, sous nos yeux l'ennui ronge le personnel. L'Organisation n'y peut rien. Bientôt, nous serons touchés, nous aussi. La contagion gagne vite, très vite. Vous vous démenez, des semaines, des mois, des années, un jour vous

vous arrêtez quelques instants et le voilà, l'ennui, qui se pose sur votre visage. Pour lui échapper, vous devez remuer sans cesse. Pas de repos ou gare ! Non, l'ennui ne se ressent jamais cruellement.

Il y avait en lui quelque chose de romanesque, un don extraordinaire pour surprendre son interlocuteur, une sorte d'humeur délicate qui semble le privilège des gens du monde, riches et oisifs, qui réalisent toujours leurs rêves. Et, parfois, une fébrilité qui révélait une sensibilité d'artiste ou de sportif parvenu au point où le corps devient fragile à force d'exercices.

— Après tant et tant d'années passées dans les ateliers et les bureaux, notre personnel semble attendre un guide à suivre vers quelque inimaginable horizon. Les sentiments des jeunes gens comme vous sont instructifs. Si vous savez vous y prendre, les opératrices et les ingénieurs vous suivront en toute sincérité. Soyez rassuré, les mots, en fin de compte, sont inutiles.

Je surpris un bref regard interrogateur, mais il ne fit aucune allusion à mon silence. Il me sembla même que ma timidité m'introduisit dans sa confiance. Je remarquai aussi qu'il se retournait souvent vers la secrétaire et qu'elle lui souriait avec familiarité. Leur manège ne cessa que lorsqu'il aborda une question importante : j'étais engagé pour remédier à un phénomène qui perturbait la vie de la communauté. Sans véritables raisons, des opératrices, des conducteurs de travaux, des ingénieurs s'absentaient, profitant de toutes les combines.

— Voulez-vous savoir à combien s'élèvent nos pertes sèches dues à ces absences au cours de l'année passée ?

Je fis signe que non.

— Impossible de congédier qui que ce soit, l'inspecteur du travail protège ceux qui trichent. Maintenant, plus que jamais, nous avons besoin de jeunes gens au fait des questions juridiques et d'une intégrité absolue.

J'aurai à étudier les causes de ces absences. J'appliquerai les méthodes modernes de détection des phénomènes parasites qui nuisent toujours à la bonne cohésion des communautés. Je fis un effort pour lui dire combien j'étais déjà attaché à ma nouvelle fonction, mais aucun mot ne me vint aux lèvres. Une bourrasque de pluie battit la fenêtre. Dès lors, il tenta de renouer la conversation. On m'offrait l'occasion de faire émerger ma réelle valeur. Avec une patience à toute épreuve, je m'introduirai dans l'intimité du personnel. Je m'infiltrerai dans la communauté fermée des employés et soutirerai des informations efficaces. Chacun a besoin de confier à quelqu'un ce qu'il possède de plus précieux, un souvenir, une douleur, une blessure qui gouverne sa vie.

— Les besoins des individus sont déterminés et circonscrits par leurs habitudes.

Je n'agirai pas sur les habitudes. Je développerai plutôt la conscience d'appartenir à une communauté scellée par les mêmes intérêts. J'établirai des fiches de renseignements. Il me faudra une certaine habileté.

— Du savoir-faire, jeune sphinx.

Et, pour la seconde fois, j'entendis prononcer un mot dont je n'avais pas immédiatement compris le sens.

— Toute personne, un jour ou l'autre, se pose une question que l'Organisation n'a pas prévue. Il arrive que certaines de nos opératrices et certains de nos ingénieurs n'aient plus envie de s'accrocher. Dès lors, ils perdent pied. Ils s'absentent de plus en plus souvent. Nous devons reconnaître que l'Organisation ne peut plus rien pour eux. Nous le regrettons beaucoup. Il nous est très désagréable de devoir les garder mais la législation l'impose. Devant une situation de détresse, l'Organisation est désemparée. Nous reconnaissons qu'elle devient alors inefficace. Quand un ingénieur ou une opératrice sont saisis par le doute, c'est un moment très grave pour eux et pour nous. Je puis vous assurer que, devant ce phénomène, nous sommes sans ressources.

Dehors, une opératrice marchait à reculons pour éviter les gifles du vent. Une averse d'une violence inouïe courbait les branches des peupliers. Dans la cour, des rigoles se creusaient et se déversaient dans une ravine le long du mur.

— Sale pluie d'automne, dit-il.

Je lui rétorquai que j'avais besoin d'un emploi stable pour subvenir à mes besoins. Il me comprenait. D'ailleurs, à l'instant où il était entré dans mon bureau, il m'avait jugé au premier coup d'œil. L'effet seuil[1]. Il connaissait donc mes limites. La pluie fouettait la fenêtre. A travers les vitres mouillées, les toits de la ville paraissaient pommelés de tuiles arrondies qui écumaient et ondulaient sous les bourrasques.

— Qu'espérez-vous ? Qu'attendez-vous de cette ville ? C'est un lieu où les esprits sont endormis depuis des siècles.

Cet homme charmait l'intelligence. La pensée, divertie, oubliait la réalité. Il élevait son interlocuteur à des considérations plus hautes que ne l'exigeait la situation et l'égarait.

— Vous réussirez, jeune sphinx. Au début, vous serez bien considéré. On vous portera aux nues, mais n'oubliez jamais ceci : aux yeux de ses pairs, on peut être un brave type aujourd'hui et un ignoble individu demain.

Je songeai qu'on devrait avoir honte de juger l'humanité plus basse et plus pauvre de cœur qu'elle ne l'est en réalité. Je me tus car je craignais de le blesser.

— Le nouvel arrivé est toujours affecté auprès d'un senior. Pendant une année pleine, je serai votre soutien et votre guide. Votre éclaireur de pointe, si vous préférez.

Peut-être n'ai-je pu réprimer un mouvement d'impatience, peut-être étais-je trop absorbé par la contemplation des silhouettes qui se déplaçaient derrière les fenêtres des ateliers ; je crois que je manquais tout simplement de vigilance.

— Voyez-vous, jeune sphinx, ici, personne n'écoutera vos appels. C'est inutile de regarder vers les ateliers, vers les

1. La première impression qu'un individu fait sur un autre individu.

bureaux, vers les opératrices et les ingénieurs. Qui écouterait, dans cette ville où nous vivons sans jamais tendre l'oreille ni ouvrir les yeux sur le monde ? Et il y a ce silence ! Il y a cette cité où rien ne bouge. Ici, on vous dit déjà taciturne. Dans quelques années, quand vous serez un peu érodé, vous n'aurez plus rien à dire du tout sur cette vie. On vous ordonnera toujours de parler, d'agir, de monter en ligne. Du cran, jeune sphinx, parlez et allez de l'avant ! C'est ce que l'on attend de vous.

La secrétaire était maintenant agréable et douce. Confuse, elle avait un petit sourire ingénu quand Michel De Lattre lui adressait la parole. Elle n'intervenait que lorsqu'une heureuse inspiration lui permettait de trouver le mot juste. Alors, ravie, elle cherchait sur le visage de son patron un signe de satisfaction comme si elle voulait être utile à sa carrière ou briller à ses yeux. Indifférent à sa présence, Michel De Lattre me posait des questions avec toujours cette volonté étrange de percer je ne sais quel mystère.

— Supposons que tous les objectifs de votre vie soient atteints, jeune sphinx, que tous les changements que vous souhaitez dans les institutions et les opinions puissent se réaliser à l'instant même : serait-ce un grand bonheur pour vous ?

Du temps s'écoula. Je songeai à deux ou trois petits travaux que je préparerais quand il serait parti : une étude des variables parasites qui perturbent le comportement des hommes, un projet de contrôle de l'effet placebo, bien connu en médecine, qui consiste à obtenir d'une décision les mêmes résultats, qu'elle soit appliquée ou non. J'écoutai de nouveau les recommandations de Michel De Lattre : ma fonction exigeait beaucoup de prudence. J'aurai à rendre des comptes. Je devais me garder d'une stratégie pour laquelle je n'étais pas fait. Seule la direction était habilitée à prendre des décisions. Non, je ne donnerai personne. On m'épargnera les aléas d'une vie de mouchard. J'attirerai simplement l'attention de

l'Organisation sur les conduites ténébreuses qui créent des tensions. C'est parce que certains phénomènes se situent au-delà des limites de l'entendement que j'analyserai les signes du comportement des hommes pour déceler les malaises que les techniques ne peuvent expliquer pleinement. Mon avenir était chargé de promesses. On me confiait le soin de dresser une liste détaillée des employés, à tous les niveaux de la hiérarchie, qui ne portaient pas intérêt au développement de la société et s'opposaient à l'Organisation. Ceux-là agissaient en douce pour couler la production. A leurs yeux, j'incarnerai d'abord un être simple et sans arrière-pensées. Ce qui me permettra de m'ouvrir à leur commerce. Un jour viendra où ma persévérance sera récompensée : j'accéderai à une fonction de fondé de pouvoir.

L'immobilité lui pesait. Il marcha rapidement de long en large, s'accouda au rebord de la fenêtre et, le regard triomphant, me tendit un bristol bistre imprimé à mon nom :

Julien Dommage
Attaché à la direction des Ressources humaines

Je retournai la carte :

Gerbrand de Leyde
Champs-Élysées, Paris - 75 008
Amsterdam - Francfort - Munich - Vienne -
Zurich - New York - Rome

Je ne parvins pas à exprimer ma satisfaction. Cela manquerait à nos relations futures. A la fin, je me repris mais ma conviction était tombée.

— Je ne vous saurai jamais assez gré...

Je n'achevai pas ma phrase. D'ailleurs, cela n'était pas assez, car il écarquilla les yeux et me reprocha mon manque de ferveur. J'étais trop désorienté pour songer à protester. Il plaisanta un moment. Chacun devrait avoir une idée de sa

propre « valence communicationnelle [1] ». Cela permettrait de mieux vivre. Il voulut connaître mon avis. Au fond, je n'avais jamais réfléchi à la question. Je ne trouvai rien à dire.

On frappa à la porte. C'était un homme aux cheveux blancs. Une figure de douceur et de paix. Il apportait un message : un personnage important était arrivé de Leyde et attendait Michel De Lattre dans son bureau. Tandis qu'il nous saluait, je remarquai qu'il portait un pantalon de velours élimé qui lui montait jusqu'aux aisselles.

— Joseph Filipone, l'un de nos veilleurs de nuit. Voyez-vous, jeune sphinx, la vie d'un pauvre bougre comme lui n'importe à personne. Ici, nous sommes tous à l'écoute du cœur de Gerbrand de Leyde. Non, ne froncez pas les sourcils. Gerbrand de Leyde existe bel et bien. Bientôt, vous vous en rendrez compte.

Michel De Lattre ne restait jamais tout à fait paisible.

— A propos des opératrices, ne vous faites pas d'idées sur vos prérogatives et sur vos responsabilités. Vous êtes là en cas de besoin, comme un prêtre.

Il lui semblait qu'il était difficile de nouer vraiment connaissance au cours d'un entretien aussi bref.

— Allons, jeune sphinx, la coutume veut que toute nouvelle recrue soit retenue à dîner. Tout à l'heure, je viendrai vous chercher. Ce soir, vous êtes mon invité.

Avant de refermer la porte, la secrétaire m'avertit :

— Dans un instant, je vous envoie M. Bühler, notre chef du personnel. Il vous fera signer votre dossier.

Il me semble que je restai planté là, tremblant de l'effort que j'avais fait pour me dominer. Quelques minutes plus tard, Henri-Paul Bühler fit irruption dans mon bureau, serra la main que je lui tendais, me broya les doigts pour me convaincre de sa détermination et de sa certitude intérieure. Il

1. Seuil de saturation au-delà duquel un individu ne peut plus supporter de communiquer avec ses semblables. Nombre de communications qu'un individu peut supporter chaque jour.

plaisantait et avait l'air tout à fait à l'aise. Je lui souris un peu. Il scella notre amitié nouvelle par une tape sur l'épaule. Cela pouvait suffire comme manifestation de bienvenue mais il me donna un avertissement inattendu : chez Gerbrand de Leyde, je perdrai vite mon maintien réservé et timide. Il observa ma réaction avec attention, guettant un signe qui révélerait à quelle profondeur le coup avait porté. Nous restions face à face sans rien dire. Après un assez long moment, il remarqua que son visage m'intriguait car il eut une belle envolée comme seuls en sont capables les hommes dont la tâche est de mettre leur interlocuteur en confiance par une familiarité désinvolte, qui plaisantent de bon cœur, portés à la sincérité, possèdent le sens du populaire et l'aptitude spontanée aux relations humaines. A brûle-pourpoint, il me conta une frasque de jeunesse, son expérience enfantine des femmes, la trahison d'un ami. Pendant ces instants d'abandon, il montrait une sensibilité fantasque, une humeur presque féminine. Je le laissai parler. Je n'avais jamais su décourager les confidences. En perdition d'aveux élégants, il regretta ce qu'il appela sa sensiblerie. Personne n'imagine à quel point les gens importants sont enfantins. La puérilité engendre parfois le sublime, car il voulut me prouver qu'il possédait au moins une vertu, la simplicité, plaisantant sur le couple infernal que forment toujours un patron et sa secrétaire. Il implora mon assentiment. Malgré ses épaules massives et ses mains démesurées, il avait parfois un sourire léger et tranquille. Il s'assit, scruta mon visage et reprit :

— Ayez toujours les yeux fixés sur la réalité, sinon...

Je signai plusieurs feuillets sur lesquels toutes les étapes de ma vie étaient consignées. Ensemble, nous avons bien ri à propos de certains points délicats et il m'a serré la main avec vigueur : si un jour j'avais des difficultés, il pourrait toujours faire quelque chose pour moi. Je le quittai sur le palier, bien déterminé à me montrer digne de sa confiance. Une fois seul, je fus content que Henri-Paul Bühler n'ait pas exigé une

enquête sur ma vie privée. Il y a des choses dont je n'ai jamais aimé parler.

Je m'installai à la fenêtre. Les nuages passaient en roulant.

Le crépuscule était tombé quand Michel De Lattre revint dans mon bureau.

— En route, jeune sphinx, j'ai pensé que nous pourrions dîner. Chez Pierrot.

Dans l'escalier en colimaçon, alors que nous nous apprêtions à quitter les bâtiments Gerbrand de Leyde, il m'arrêta et porta un coup au jugé avec, pourtant, l'instinct du mot juste :

— Non, vous n'êtes pas venu ici en toute innocence. Écoutez-moi bien, jeune sphinx, vous manquez trop du sens de l'attaque et de la défense. La peur de la peur, avec cette préoccupation perpétuelle de ne pas blesser.

— Taisez-vous, dis-je.

— A la bonne heure ! Je sais maintenant que j'ai touché une corde sensible. J'aime autant vous le dire, cette corde, nous la ferons vibrer jusqu'à ce que vous avouiez la véritable raison de votre arrivée.

Je le suivis dans la rue. Les devantures des maisons s'estompaient. La brume du crépuscule avait avantageusement remplacé les pluies de la journée. J'aimais l'immobilité de la brume. Je craignais que la nuit ne la dissipât ou que le vent ne l'emportât. Chez Pierrot était en réalité une brasserie triste comme on en rencontre si souvent autour des usines, dans les plis sinueux des banlieues. Nous bûmes de la bière à la pression et mangeâmes une fricassée de volaille rancie au vinaigre. L'esprit échauffé, Michel De Lattre se fit plus pressant. Il me questionna sur les occasions que j'avais manquées dans ma vie, sur mes études, sur les causes exactes de mon arrivée chez Gerbrand de Leyde. Il voulait des détails et des aveux. En dépit de ses efforts, je gardais le silence. Le silence était ma vraie nature.

Nous bûmes encore deux ou trois bières rousses à la pression.

— Le coup de l'étrier, jeune sphinx.

Parfois il murmurait je ne sais quoi d'incompréhensible qui ressemblait à une incantation dans laquelle revenait Marie-France, son épouse. Chaque fois qu'il prononçait ce prénom, je sursautais, incapable de maîtriser mon émotion.

Nous sortîmes dans la nuit. La brume s'était à peine dissipée. Au lieu de se diriger vers son automobile, il m'entraîna par le bras.

— Marchons un peu.

Nous gagnâmes une voie ferrée désaffectée. Un bon moment, nous avançâmes entre les rails, d'une traverse à l'autre.

— Cette ligne ne mène nulle part, dis-je.

— Il y a quelques années, elle emportait les marchandises des usines vers la gare.

Il se trouva qu'il n'y avait personne dans la gare ni aux alentours et que la voie ferrée continuait dans la nuit.

— En réalité, jeune sphinx, il n'y a pas de bout à cette ligne.

Ses yeux fouillaient l'horizon. Les rails se perdaient à l'infini dans la solitude. Il enjamba un aiguillage, gravit le ballast et, quand il l'eut franchi, se retourna dans ma direction.

— C'est étrange, jeune sphinx, il me semble que vous ne vous êtes pas fait engager chez nous par hasard. Un jour vous parlerez. Ici, jamais personne ne garde le silence très long-temps.

Minuit sonna à l'église. L'air était maintenant calme et plein des odeurs de bois mouillé. Nous marchions droit devant nous sans nous inquiéter du temps qui passait. Michel De Lattre plaisantait :

— Sur le territoire de Gerbrand de Leyde, les informations circulent en toute liberté, pourvu qu'on ne tourne pas Dieu en dérision, qu'on n'ironise ni sur Gerbrand ni sur l'Organisa-

tion, qu'on ne choque personne ni en bien ni en mal. Vous voyez, on y vit sur un no man's land de la liberté.

Au loin, sur une autre ligne, un train roulait dans la nuit. Au bruit adouci, je reconnus un convoi de luxe. Il traverserait d'autres villes, une autre plaine, d'autres collines. Tandis qu'il s'évanouissait dans la brume, j'imaginais une jeune femme parfumée, assoupie dans un compartiment, un passager clandestin endormi sur une banquette en moleskine, la veste relevée sur la tête ; un solitaire contemplant les brouillards blancs effilochés dans la nuit. Je crois bien que Michel De Lattre rêvait maintenant un peu lui aussi :

— Nous imaginons volontiers que nous vivons des années symboliques où s'achève l'âge de la production et s'ouvre l'ère de la communication. Déjà sont apparus les signes de la société post-industrielle qui annoncent une vie nouvelle. On peut supposer que cette aurore possède quelque chose de magique, mais surtout, jeune sphinx, ne vous faites pas d'illusions, l'homme ne fermera plus jamais ses laboratoires, plus jamais il n'éteindra le feu de la passion des sciences avec ses démons de la civilisation et de la culture emportés d'un siècle à l'autre comme un capital hérité.

Nous marchions depuis deux heures peut-être. C'est alors que je me rendis compte que nous étions revenus à notre point de départ. La voie ferrée sur laquelle il m'avait emmené était donc une ligne de ceinture. Nous avions fait le tour de la ville. Le ciel se dégageait. Des étoiles pointaient. Michel De Lattre bavardait avec légèreté. Nous avions ceci en commun : l'indifférence envers la réalité du monde et la conscience d'être entre les mains de la Providence. En cet homme, il y avait tant d'espoir, de mystère et de promesse.

— Écoutez-moi, jeune sphinx, je me demande pourquoi vous ne dites pas franchement la raison de votre venue.

Je savais, bien entendu, à quoi il faisait allusion mais je ne parlerais pas ou, si je paraissais abandonner une confidence, ce serait pour mieux mûrir une action de sang-froid.

— Notre conversation ne peut pas s'achever ainsi. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire et beaucoup à apprendre de vous. Demain matin, je vous ferai visiter les ateliers et les bureaux. Cela est dans mes attributions de senior.

2

Le lendemain, dès huit heures, je suivis Henri-Paul Bühler et découvris un monde dont je n'avais jamais imaginé l'existence. Dans une immense salle blanche, attelées aux machines alignées selon une géométrie hallucinante, trois cents opératrices travaillaient au service d'une même cause : elles assemblaient des fils de cuivre et fabriquaient des appareils de communication téléphonique qui seraient vendus dans le monde entier. Toutes portaient un tablier blanc orné d'une fantaisie, une fleur brodée, des initiales, un signe secret. De l'autre côté de la cloison, un autre atelier où d'autres femmes semblaient en nombre infini, jetant des virgules d'ombre sur les murs, bien obstinées sur leurs machines pavoisées d'écheveaux.

Les mains sur les hanches, Henri-Paul Bühler affectait une grande aisance. Tantôt il pérorait, tantôt il parcourait une allée avec cette allure martiale que l'on prend pour donner du cœur à un être désemparé. Ses yeux, à présent, cherchaient quelqu'un. Deux minutes à peine s'étaient écoulées quand Michel De Lattre vint vers moi, la main tendue, et m'invita à l'accompagner. Il s'avança entre les machines avec une telle souveraineté que naturellement je me plaçai derrière lui et devinai avec quelle prudence il fallait s'approcher des opératrices pour ne pas perturber l'équilibre où la vie se maintenait. Depuis son apparition, elles lui décochaient de petits coups d'œil furtifs comme si elles sentaient monter autour d'elles

une sourde inquiétude ou la grâce d'une présence mystérieuse. Certaines étaient très belles et se tenaient pétrifiées dans l'attente d'un événement imminent cependant que, là-haut, sur une passerelle suspendue, un conducteur de travaux aboyait des ordres.

Tout au fond, des hommes, qui pouvaient être des ingénieurs, surveillaient, hiératiques et silencieux, inquiétantes et lointaines créatures.

Michel De Lattre esquissa une moue d'ennui et se plaignit un peu qu'à la longue la fréquentation de ce monde ne lui apportât plus aucune nouveauté. Il parlait très bas comme s'il craignait de troubler la sagesse et les habitudes d'une vie cachée. J'eus l'impression ridicule que les opératrices m'observaient à la dérobée et me jugeaient. Je me laissai glisser en arrière. Presque aussitôt Michel De Lattre me fit un petit signe et une crispation soudaine de son visage révéla sa contrariété ; plus grave, un sentiment de désolation. Et très vite, d'un ton péremptoire :

— Relevez la tête, jeune sphinx, nos vieux conducteurs de travaux ont plus de dignité.

Un silence. Puis il revint près de moi et me parla avec davantage de cordialité qu'il ne l'avait jamais fait. La confiance en soi, c'était tout naturel. Dans le cas contraire, les opératrices n'auraient pas de scrupules. Elles porteraient un jugement défavorable et me tourneraient en dérision avec une cruauté que je ne pouvais pas encore soupçonner. Le culot, voilà la qualité qu'elles exigeaient avant tout.

— Sinon, elles commencent par se moquer puis elles en viennent à vous flanquer à la porte sous les sarcasmes.

J'eus envie de faire demi-tour, mais j'y renonçai car un je-ne-sais-quoi dans son maintien suggérait que lui-même veillait à la ferme assise de sa position.

— On nous croit puissants, en réalité nous sommes de très modestes personnes. Il n'y a pas d'autre fondement à notre autorité que les illusions des opératrices et des conducteurs de